

B points d'actu !

[Lancer l'impression](#)

Un patrimoine embarrassant

▪ Lyon underground

14/10/2007

Après un mois de fermeture pour problèmes de ventilation, le tunnel de la Croix-Rousse est de nouveau accessible à la circulation depuis le début du mois d'octobre. Pour encore quelques temps seulement. Un projet de rénovation lourde du tunnel - l'ouvrage est vieux de plus de cinquante ans et plus du tout au niveau des normes de sécurité en vigueur actuellement - a en effet été décidé pendant l'été 2007, et devrait débuter en 2009. A cette occasion, on prévoit de creuser un second tube qui devrait accueillir des modes de déplacement alternatifs, et servir de conduit d'évacuation du tunnel principal en cas de problème. Mais qu'y-a-t'il donc sous cette colline ?

➔ **L'essentiel pour comprendre :**

➔ **Pour élargir le débat, en savoir plus :**

La polémique



Aménagement lors de la construction du tunnel de la Croix-Rousse, 1952

Collection BML

(JPEG, 72.8 ko)



Tunnel de la Croix-Rousse, 1963

fond photographique G. Vernard, Collection BML

(JPEG, 124.1 ko)

Cette perspective soulève des contestations de la part des amateurs de souterrains : le nouveau tube menacerait un des plus remarquables réseaux de galeries du sous-sol lyonnais. Le forage devrait traverser deux galeries de ce réseau.

A l'initiative de Jean-Luc Chavent, spécialiste et amoureux des souterrains lyonnais, soutenu par des passionnés de l'exploration des sous-sols de Lyon et (Organisation pour la reconnaissance et la restauration d'Au-dessous-terre), un dossier devrait être déposé avant la fin de l'année auprès de l'UNESCO pour que les nombreux réseaux souterrains de Lyon puissent être reconnus comme Patrimoine mondial de l'humanité, et protégés au même titre que le Vieux Lyon. Il y a un vrai risque, d'après Emmanuel Burry, vice-président de l'OCRA, de voir disparaître ce patrimoine lyonnais, méconnu et largement fantasmé.

Côté face : attention fragile

Lugdunum : ville d'eau

Leur position dominante sur les marais alentours a toujours conféré aux deux collines lyonnaises un statut stratégique particulier. Très tôt, Fourvière fut investie par les romains, et d'un camp de ravitaillement lors de la guerre des Gaules sous Jules César, la colline devint rapidement le berceau de la Lugdunum antique, capitale administrative et religieuse des trois Gaules (Lyonnaise, Aquitaine, Belgique). La ville connut un phénoménale essor à peu près à l'époque où l'empereur Claude, qui y naquit en l'an dix avant Jésus Christ, accorda aux habitants de Lyon les privilèges de la citoyenneté romaine, sous la forme des fameuses Tables Claudiennes, exposées au [Musée Gallo-romain de Fourvière](#).



Théâtre antique Fourvière
(JPEG, 143.5 ko)

Située au carrefour commercial de l'Europe, Lugdunum devint une ville gallo-romaine commerçante qui bénéficia du savoir-faire romain en matière d'urbanisme. Car si la situation géographique de la cité était idéale, sa situation géologique l'était beaucoup moins. La composition géologique de la colline de Fourvière, en effet, la rend particulièrement fragile à l'infiltration des eaux. Composé en surface de sables et de graviers glaciaires, son sol laisse s'infiltrer les eaux de pluie, retenues en profondeur par une couche imperméable

d'argile verte. Une partie de cette eau s'écoule naturellement sur les flancs de la colline, sous la forme de sources claires. Les Gaulois avaient trouvé contre ces flancs hospitaliers un havre prospère. Mais dès lors qu'une cité de la taille de Lugdunum s'y était établie, les habitants de la colline ne pouvaient plus ignorer le problème de drainage de ses eaux souterraines : heureusement, Lyon bénéficia de l'expertise inégalée des romains sous la forme d'un double réseau aquifère : une série d'aqueducs et de réservoirs souterrains qui permettaient d'approvisionner la ville en eau, tandis qu'un second réseau de galeries souterraines servait au contraire à évacuer l'eau infiltrée dans le sol poreux de la colline. Ces ouvrages deux fois millénaires suscitent encore l'admiration des techniciens aujourd'hui chargés de consolider les cavités qui grèvent le sous-sol des deux collines ; généralement, ces galeries sont celles qui posent le moins de problèmes de consolidation, certaines portions pouvant même être conservées en l'état. Le percement de ces galeries nécessitait pour les plus longues de les faire avancer de puits en puits par lesquels on pouvait évacuer les déblais durant les travaux, et qui plus tard serviraient de regard pour l'entretien de ces galeries. Le réseau ainsi constitué pouvait donc être relativement complexe. On reconnaît les galeries de drainage romaines à leur gabarit, généralement 1,80 m de haut pour 1,20 m de large, et leur maçonnerie soignée.

Lyon : la ruée vers l'eau

Après quelques siècles d'abandon, la Ville se concentrant sur les bords de Saône entre Saint-Georges et Saint-Jean, les lyonnais réinvestissent les collines, Fourvière et la Croix-Rousse, et conquièrent la Presqu'île.

Avec une population grandissante, le problème de l'approvisionnement en eau potable se pose à nouveau, mais, sans véritable vision urbanistique : chacun creuse son puits. Sur la Presque-île, une fois les lônes asséchés, il suffit de creuser les



Puits, 11 rue Lainerie, 5e, 1900
Collection BML
(JPEG, 31.2 ko)

alluvions pour trouver de l'eau potable. Sur les collines, quand on ne rencontre pas immédiatement la nappe, on entame le forage d'une galerie horizontale au fond du puits. Souvent le terrain ne permet pas de creuser des galeries rectilignes, et il n'est pas rare qu'on débouche par hasard - quand ce n'est pas délibéré - sur un puits creusé par son voisin. On peut aussi creuser directement un tunnel sur le flanc des collines, et capter une source. Bref, les puits privés constellent le sous-sol lyonnais d'un enchevêtrement anarchique de petits réseaux de galeries fermées, dont il n'existe aucune trace consignée, sinon,

rarement, sous la forme des minutes rédigées à l'occasion d'un procès pour détournement de source.



Lugdunum (détail),
par Simon Maupin, 1625
© Inventaire de Lyon
(JPEG, 96.3 ko)

S'y ajoutent les galeries souterraines, de plus grande envergure, des nombreux couvents installés sur la colline. On prête au couvent des Colinettes, fondé sur la Balme Saint-Clair en 1665 grâce à la générosité de la marquise de Coligny, la réalisation d'une partie du fameux réseau des Fantasques. La construction d'un aqueduc souterrain a été consigné dans un rapport d'activité du couvent daté de 1761. On en a même conservé un plan : un conduit tortueux et de petite taille conduisait l'eau dans un réservoir près du mur d'enceinte (situé au niveau de la rue des Fantasques) en passant sous les fondations du mur extérieur (rue Magneval et Adamoli).

Bien avant qu'on ne mette à jour le théâtre Odéon au sommet de la colline de Fourvière, l'ordre religieux des Visitandines du **couvent de l'Antiquaille**, avait déterré un trésor insoupçonné de l'architecture antique : un aqueduc souterrain, ouvrage fort utile à un endroit où l'eau était rare. Au cours des années 1770, les religieuses font effectuer des travaux de rénovation, construisant des réservoirs afin de clarifier l'eau recueillie de différentes sources, creusant des puits et une voûte souterraine de dimensions considérables.

Aux militaires, on attribue l'origine des fameuses « arêtes de poisson », une série de galeries du réseau des Fantasques disposées de part et d'autre d'une travée centrale à l'image... d'une arête de poisson. Edifiées au XVIe ou XVIIe siècle, ces galeries ne servaient vraisemblablement pas à drainer l'eau comme en témoigne leur inclinaison, mais devaient être utilisées pour entreposer du matériel, bien que l'humidité des lieux ne soit pas très favorable à la conservation.

Des souterrains aux oubliettes



Lyon, vue du côté de Fourvière, XIXe s
Appian Adolphe, Collection BML
(JPEG, 823 ko)

Jusqu'au XIXe siècle, l'existence de ces galeries est connue ; on en réhabilite même certaines laissées à l'abandon pour les réutiliser. Mais la distribution de l'eau s'organise petit à petit. C'est d'abord la construction de pompes sur les fleuves, dont celle de la Société de Gaz de Lyon conçue par Dardelle et destinée à approvisionner la Croix-Rousse dès 1850, puis, à partir de 1892, le percement du canal de Jonage, gigantesque

ouvrage hydroélectrique, qu'on compara, à l'époque, au canal de Suez, et qui allait révolutionner le rapport des Lyonnais à l'eau. Pour autant, les Lyonnais n'ont pas renoncé à puiser l'eau directement sous leurs pieds. C'est d'ailleurs à l'utilisation de ces puits que les rapports de l'époque attribuent les épidémies de choléra qui ponctueront la deuxième moitié du XIXe siècle. Victor Augagneur, maire de Lyon en 1900, rendra obligatoire l'utilisation de l'eau fournie par les captages de Saint-Clair pour éviter les épidémies. Le destin de ces galeries est scellée : désormais inutiles, elles vont disparaître du quotidien des Lyonnais, pour reprendre place presque un siècle plus tard dans leur imaginaire collectif.

Deux mille ans de souterrains

À la fin du XXe siècle que reste-t-il de ce réseau souterrain ? Un sous-sol grevé de petites galeries, regroupées en réseaux fermés, rarement très longs. Creusées au cours de plus de deux mille ans d'histoire, ces galeries sont surtout remarquables par leur variété, et l'impression qu'elles donnent d'être le fruit de mille tentatives inabouties de construire le labyrinthe idéal qu'elles sont dans l'imaginaire populaire.

Charles Veillard, géomètre expert auteur d'un rapport sur *La ville de Lyon souterraine*, classe ces galeries en quatre grandes catégories en fonction de l'entretien qu'elles nécessitent : les galeries creusées à même la terre (voire la pierre : c'est le cas de la galerie qui alimentait le **couvent des Chartreux** au XVIIIe creusé à la poudre dans le granit), sans maçonnerie, sont les plus nombreuses, et aussi les plus dangereuses, puisque très instables. Les réseaux constitués de petits systèmes d'écoulement des eaux, comme des tuyauteries ou de petites galeries, pas forcément destinés à être enterrés à l'origine, présentent un autre danger : celui de contrarier l'équilibre hydrographique du sous-sol ; même si d'une certaine façon elles participent de cet équilibre, leur fragilité devient du coup une menace. Les galeries maçonnées, si elles sont parfois en mauvais état, présentent nettement moins de risque que les conduits creusés dans la terre, mais il est rare de trouver de longues sections ainsi maçonnées : la plupart du temps, un réseau passe d'un couloir renforcé à un tunnel creusé en pleine terre. Enfin, les réseaux de canalisation romains ont défié les siècles, et ils ne nécessitent souvent que des travaux de consolidation mineurs.

Si, dès la fin du XIXe, on commence à prendre conscience du danger potentiel que représentent ces galeries (le quartier de Saint Bernard sur la Croix-Rousse connaît ses premiers « tremblements d'immeubles » en 1891), il faudra la catastrophe de 1930 pour que soient réellement prises des mesures de prévention contre leur affaissement.

La sagesse des anciens

En 1930, on a cessé de creuser des puits. Un compte rendu daté du 12 mai 1925 avait mis en garde la Mairie sur la fragilité de certains terrains sur Fourvière, indiquant qu'« il existe au flanc de la colline une zone de fissures manifestée par des éboulements souterrains et des lézardes... », une situation due à « l'existence d'un véritable réseau de galeries souterraines. » Le 6 novembre, un cantonnier en tournée remarque d'inhabituelles fissures suintantes sur un mur de soutènement qui borde la montée du Chemin-Neuf, juste au-dessous de l'hôpital de l'Antiquaille. Il signale l'anomalie. Toute la semaine, loin de se tarir, l'écoulement semble redoubler d'intensité, et le 12 novembre, les services de la Ville interdisent la circulation aux poids-lourds sur la montée du Chemin-Neuf.

La nuit même, à une heure du matin, le mur de soutènement, sous la poussée des eaux infiltrées dans le sous-sol du jardin des Chazeaux, finit par céder. Une coulée de terre et de rocs s'abat contre l'immeuble du numéro 5 de la montée du Chemin-Neuf. Les



Lyon Saint-Jean, 1930
Collection BML
(JPEG, 206.6 ko)

pompiers ne tardent pas à arriver. La montée est obstruée, mais les dégâts matériels paraissent limités à cet immeuble. Les pompiers s'affairent pour tirer les blessés des gravas, tandis qu'une masse énorme se détache à nouveau du flanc à nu de Fourvière. Sur quatre cent mètres, la nouvelle coulée va tout balayer. Les immeubles sont tranchés en deux à l'endroit tracé par le lit de la rivière de boue. On compte 39

victimes dont 19 sapeurs pompiers (20 % de l'effectif de l'époque), et quatre gardiens de la paix.



Lyon Saint-Jean, 1930
Collection BML
(JPEG, 216.6 ko)

La Ville souhaite alors engager de grandes mesures préventives, et, donc, de comprendre les raisons du glissement de terrain. Les soupçons de l'ingénieur qui, en 1925, avait appelé à se pencher sur l'état du sous-sol des collines, se voient confirmés dans une note remise au Maire de Lyon en 1952 : « La catastrophe de Fourvière avait été provoquée par l'affouillement de la colline dû à des infiltrations d'eau. Une étude entreprise par des experts permit de déceler la présence de plusieurs nappes aquifères et de galeries très anciennes, la plupart effondrées. » En fait, avec le développement du réseau public de distribution d'eau, les habitants de Fourvière ont peu à peu abandonné l'usage de leurs puits. Ceux-ci ont cessé d'être entretenus, se sont obstrués, bouleversant l'équilibre aquifère du sous-sol de

Fourvière : en permettant l'évacuation de l'eau avant qu'elle ne s'accumule sur la couche argileuse, les galeries agissaient comme des soupapes de sécurité.



Lyon Saint-Clair, 1932
Collection BML
(JPEG, 207 ko)

Même si dans ce cas, les galeries ne sont pas directement responsables de l'affaissement du terrain, les études vont révéler leur prolifération sous les deux collines et les tirer de l'oubli. Une commission chargée de la surveillance des immeubles est constituée, la **Commission des Balmes** (par « balmes » on désigne à Lyon les côteaux, pentes ou talus). Ses prérogatives vont évoluer, d'abord en 1951, où son rôle se voit élargi à la surveillance des terrains, puis, surtout, en

1977, où elle prend la forme qu'on lui connaît de nos jours : « Cette Commission aura pour mission de rechercher si les immeubles ou les terrains signalés présentent des signes de danger nécessitant l'application de mesures de sécurité, notamment l'évacuation des lieux. Elle pourra proposer toutes les mesures particulières ou générales susceptibles de prévenir les accidents. »

Constituée d'experts en géotechnique et en géologie (et aujourd'hui de spécialistes du Service des Galeries du Grand Lyon, d'ingénieur et de techniciens du Service des Balmes de la Ville de Lyon), cette commission n'a cependant qu'un rôle purement consultatif, en particulier, de nos jours, dans le cas d'octroi de permis de construire.

Elle va cependant, à partir de 1977, notamment à la suite de l'effondrement d'un immeuble au niveau du 14bis cours d'Herbouville (qui fera trois victimes), engager un ambitieux travail de prospection des risques géologiques liés au sous-sol lyonnais. Cette étude aboutira au classement en zones à risque géotechniques et à l'application d'une réglementation municipale sous la forme d'un **arrêté du maire** en date du 16 mars 1999. La Ville organise la surveillance active de ces zones à risque :

régulièrement une équipe de spécialistes les sillonne, à l'affût de la moindre fissure suspecte sur la façade d'un immeuble, du moindre affaissement de chaussée. Si une lézarde importante est constatée sur un mur, on observe attentivement son évolution, en y apposant par exemple un témoin. Trois millimètres d'écart en quinze jours, et le propriétaire est alerté. Dans les années 90, la Commission gérait une trentaine de cas de ce type par an.



Risques géologiques

© Lyon Figaro

(JPEG, 210.9 ko)

Parallèlement à ces études, la Ville de Lyon, consciente que la plus petite perturbation de l'équilibre du sous-sol pouvait engendrer une catastrophe en surface, se lance dans la rénovation de ses galeries.



Amphithéâtre des Trois Gaules Lyon

(JPEG, 86.4 ko)

Pour l'anecdote, c'est à la suite de travaux de drainage des eaux sous le jardin des plantes qu'on avait découvert en 1957 l'amphithéâtre des Trois Gaules.

Des quartiers à haut risque



Cours d'Herbouville, 1977

© Archives municipales

(JPEG, 155.5 ko)

Dans d'autres cas, ce sont ces galeries elles-mêmes, qui seront à l'origine d'accidents potentiellement aussi dramatiques. En juillet 1972, dans la cour d'une école de Saint-Just, un arbre est englouti par un cratère de huit mètres de profondeur produit par l'effondrement d'une galerie. Les incidents de ce type sont nombreux ; année record, en 1983, on ne compte pas moins de 80 sinistres, dont l'effondrement d'une villa rue Joséphin-Soulary. En 1991, juste derrière la scène du théâtre antique de Fourvière, un cratère béant doit être recouvert en urgence d'un bardage métallique...

Au début des années 60, les cantonniers de la Ville sont sollicités trop régulièrement pour refaire une même portion de chaussée à l'angle de la rue Grognard et de la rue des Fantasques. Le remblai qui consolide le sol ne semble pas tenir. Les services de la Ville mettent à jour un réseau de tunnels étroits. Dans le même quartier, en 1963, c'est sur un chantier qu'un cratère d'une centaine de mètres de circonférence se creuse brutalement sous l'effet d'un affaissement. Un formidable fracas mais pas de dégâts significatifs. On évacue une première fois les habitants d'un immeuble attendant sujet à de suspectes fissures ; puis quelques mois plus tard, les fissures se creusant davantage, la Ville décide de raser l'immeuble pour le remplacer par le jardin public de la rue Magneval. Pendant toute la durée de l'alerte, les services de la voirie sont intervenus sur les galeries pour éviter le pire.

Pourtant, il est probable qu'ils le firent en toute illégalité : en effet, quelques copropriétaires de l'immeuble évacué exigèrent d'être dédommagés de leur préjudice. La requête fut rejetée par le Tribunal en 1968, rejet confirmé par le Conseil d'état dans un arrêt qui fait jusqu'à présent jurisprudence en droit : les galeries souterraines sont des « Res nullius », c'est-à-dire des choses sans maître ; elles ne peuvent pas être considérées comme matériel urbain, et à ce titre les services

municipaux ne sont pas tenus d'intervenir en cas de problème ; s'ils le font, ils n'engagent pas leur responsabilité. En fait, on peut même arguer qu'ils n'ont en théorie pas le droit d'intervenir sans l'accord des propriétaires des terrains traversés par ces galeries. Mais, fort heureusement, il n'y a personne pour leur contester ce droit.

Pour lever le problème de la responsabilité sans avoir à trancher celui de la propriété de ces galeries, un nouvel arrêt de 1991 stipule que « la grande profondeur des dites galeries, ainsi que leur ancienneté doivent faire regarder leur effondrement comme un accident naturel quels qu'en soient les propriétaires. »

Côté pile : rêve en sous-sol

Indésirables visiteurs



Réserve d'eau potable
© esion

Son patrimoine souterrain semble embarrasser Lyon la lumineuse ; une face cachée dont elle se serait bien passée, en réalité. Car en plus des dangers que l'équilibre fragile du complexe de galeries représente pour les constructions en surface, il en est un autre plus directement lié aux galeries elles-mêmes. Celles-ci, n'étant ni entretenues, ni éclairées, ni suffisamment signalées, constituent « un danger pour la sécurité publique », ou à tout le moins pour les Lyonnais qui se risquent à s'y aventurer.

En février 1989, un arrêté municipal règlemente sévèrement l'accès au réseau souterrain lyonnais : désormais n'y seront admis que les personnels de la Ville dûment assermentés (à l'époque le service compétent est la Division Prévention Sécurité Ville de Lyon - Service assainissement CoUrLy). Un arrêté aussitôt suivi par l'installation de serrures de sécurité et de cadenas sur la plupart des accès recensés par la Ville.

Si la municipalité s'est vue contrainte à de telles extrémités, c'est que depuis des années, le Lyon souterrain draine des touristes d'un genre un peu particulier : bottés, équipés de lampe torche, parfois harnachés comme des spéléologues, ces aventuriers urbains viennent raviver aux marges de la ville un frisson d'excitation qui n'aurait plus sa place dans les villes bétonnées. Les souterrains exercent sur les imaginations fertiles une fascination certaine.

On raconte même que si le Musée des Beaux-arts a révisé dans l'urgence l'organisation de la sécurité de ses collections à la fin des années 80, c'est à la suite de l'irruption de deux aventuriers en herbe de 16 ans dans le Musée de nuit, par un souterrain qui débouchait directement à l'intérieur du Musée. Les deux adolescents, se contentèrent de décrocher un tableau pour voir si une alarme allait dénoncer leur présence.

Mais c'est moins ce genre de risque que redoute la Ville que le type d'accident qui survint à cet étudiant, parti avec quelques amis explorer une galerie de la Croix-Rousse en 1989. En descendant le long d'un puits sur une échelle sans doute rongée par d'épaisses concrétions calcaires, le jeune homme glissa et fit une chute de quinze mètres. Ses amis alertèrent aussitôt les pompiers, et l'aventurier maladroit fut tiré d'affaire.



Sinistre intersection...
© esion

On a vite fait d'imaginer de sombres rituels se déroulant à la lumière blafarde de bougies, pratiqués par de sinistres silhouettes encapuchonnées. Félix Benoit, spécialiste lyonnais de l'occultisme précise, non sans ironie, en parlant des souterrains, « qu'à [sa] connaissance, les sectes n'ont pas mis ce réseau à contribution. A tort, peut-être, car cela aurait rajouté à leur aura ténébreuse. »

Impression confirmée par les habitués des tunnels : parmi eux, personne n'a

jamais assisté à ce type de cérémonie, même si, parfois, on en retrouve des traces. Crucifix à moitié consumé, restes d'un malheureux poulet, pentacle dessiné au sol... Mais rien qui n'approche en quantité les cadavres de bouteilles, les journaux ou les bougies, voire même les seringues usagées. Plutôt que le repère des sectes, les souterrains ont été parfois celui des skins et des marginaux.

Collectionneur de souterrains

Les véritables passionnés ont hérité du nom savant de « cataphiles », ou plus familièrement « catas ». Généralement férus de spéléologie, ils « pratiquent » les galeries comme on pratique un sport ; une bonne partie du plaisir qu'ils en tirent vient de la maîtrise de cet exercice.

On en dénombre à Lyon une cinquantaine. La Ville, préférant sans doute savoir les souterrains entre les mains responsables de personnes qui savent où elles mettent les pieds, a fini par les tolérer. D'autant que ces passionnés sont respectueux des lieux, et n'hésitent pas à les nettoyer. Car si les cataphiles arpentent les souterrains en toute illégalité depuis l'arrêt de 1989, ils ont cependant été les premiers à applaudir la décision d'interdire l'accès des galeries au public. A leurs yeux, la dégradation des lieux, victimes de l'intérêt qu'ils suscitaient, devenaient préoccupantes.



Creusée à même la roche, ce tronçon de galerie fait partie d'un vaste réseau qui sillonne sous les maisons Croix-Roussiennes,
© esion



Les racines d'arbres traversent cette galerie située à deux pas du tunnel de la Croix-Rousse,
© esion

En 1994, Jean-Luc Chavent, l'un des plus fervents de ces cataphiles lyonnais (et présentateur de « Vie de quartier » sur TLM), propose une solution pragmatique à la Ville pour éviter les intrusions dans les galeries, pourtant scellées : il suffit simplement d'en organiser l'accès. Pour concilier son besoin de partager sa passion avec la nécessité de régler l'accès à ces souterrains, il met sur pied un projet de visite du plus célèbre (et aussi l'un des plus sûrs) réseaux lyonnais, le réseau des Fantasques, et le soumet à la Municipalité. Il propose deux circuits d'une demi-heure, sur les 5km de réseaux constitués par l'ensemble des galeries des Fantasques, pour un coût d'aménagement s'élevant à 500 000 francs (75000 euros). La presse de l'époque s'enthousiasme pour cette idée, mais aucune suite n'est donnée au projet.

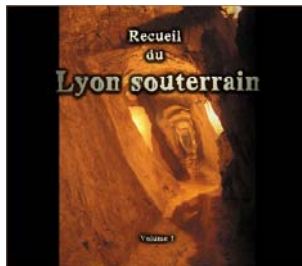


Au fil des années, le calcaire à recouvert la voûte de cette galerie, © esion

A l'heure actuelle, l'existence de ces souterrains semble pour Lyon davantage un embarras qu'une bénédiction. Il faut reconnaître que seule une toute petite partie des galeries lyonnaises possède une vraie valeur archéologique ; leur véritable intérêt est ailleurs : car on ne peut pas leur dénier, malgré tout, une dimension patrimoniale.

Les souterrains de Lyon : patrimoine empoisonné ? Ailleurs, un tel patrimoine a pu trouver sa place dans l'écologie urbaine. On a su faire des catacombes à Paris, des souterrains de Provins, de véritables atouts touristiques, contribuant activement à valoriser une certaine image

de la ville, à l'enrichir d'une facette moins « polie » sans doute, mais peut-être pour certains, plus « viscérale », et plus fascinante. Les arêtes de poisson des Fantasques méritent-elles un tel engagement ?



couverture-1

Nous remercions Eric Fuster pour les photos des souterrains illustrant cet article. D'autres très jolies vues de ces souterrains dans l'ouvrage [Recueil du Lyon souterrain, vol.1](#). Un second et troisième volumes sont en préparation.

Bibliographie.

•

Livres

- [Lyon souterrain](#) , Joseph-François Artaud (1846)
- Plan de Lyon antique pour servir de guide à l'ouvrage intitulé [Lyon souterrain](#) : voir
- [Voyage au ventre de Lyon](#), Christian Barbier (1994) réédition de [Les souterrains de Lyon](#) (1981).
- [Recueil du Lyon souterrain](#) , Eric Fuster (2006)
- [Lyon secret](#), Felix Benoit (1993)
- [Lyon magique et sacré](#), Jean-Jacques Gabut (1993)
- [Lyon, Secrets et légendes](#), Christian Salès (2006) DVD

Articles

- Un tunnel peut en casser un autre, in [20 minutes-Lyon](#) du 26 sept. 2007
- Ils lancent une pétition pour sauver les souterrains, in [20 minutes-Lyon](#) du 09 oct. 2007
- Les souterrains de Lyon menacés par le projet de tunnel, in [Lyon Capital](#) du 10 oct. 2007
- Souterrain de Lyon : un vrai gruyère, [Lyon Mag'](#) du 1er avril 2006
- Pourquoi le sous-sol de Lyon est instable ? [Lyon Mag'](#) du 1er mars 2002
- Réseaux souterrains de Lyon : un patrimoine caché à

- redécouvrir, in *Le Tout Lyon*
- Les souterrains de Lyon : sous les pavés les mystères du passé, *Le Progrès* du 28 Mai 1995
- Les réseaux de l'ombre, in *Lyon-Figaro* du 7 novembre 1991

Une liste complète des articles qui ont servi à préparer cet article peut être envoyée, à la demande.

-

Divers

- Le tout nouveau [Inventaire du patrimoine mobilier et architectural en Rhône-Alpes](#)
- [Les Arêtes de Poisson](#)
- [L'Organisation pour la Connaissance et la Restauration d'Au-dessous-terre - Lyon](#)
- L'émission *Vie de Quartiers* sur TLM.



Les questions posées au **Guichet du Savoir** sur le sujet :

Lyon souterrain, sous Lyon, la grotte ? : [voir](#)

Lac souterrain : [voir](#)

Auteur de cet article :

[Documentation Lyon et Rhône-Alpes](#)

Retrouvez cet article à l'adresse suivante :

http://www.pointsdactu.org/article.php3?id_article=960